

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[324. Londres, Dimanche 15 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

324. Londres, Dimanche 15 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Relation François-Dorothée](#), [Traité d'Unkiar Skelessi](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document *est une réponse à* :



[323. Paris, Vendredi 13 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Ce document *est écrite avant* :



[325. Londres, Mardi 17 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres



[325. Paris, Mardi 17 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)
est une réponse à ce document



[329. Paris, Dimanche 22 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)
est une réponse à ce document



[323. Londres, Vendredi 13 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

est écrite avant ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-03-15

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je me lève le cœur serein

Publication Inédit

Information générales

Langue Français

Cote 836-837, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

324 Londres, Dimanche 15 mars 1840

10 heures

Je me lève le cœur serein. Ma soirée d'hier a été très active. J'ai été partout où vous savez que je devais aller. Chez Lord Northampton, à la réunion de la Royal Society, il y a avait grand monde, et de tout monde, Lord Landsdowne, Lord Burghesh, Lord Aglesbury, bien d'autres, et avec eux l'Astronome Herschel, le sculpteur Chantrey, le dessinateur Copley Fielding, le géologue Murchison, l'Encyclopédie vivante. Tous bien aises d'être ensemble et se traitant très cordialement. Je me suis amusé de les voir, et de voir leur manière avec moi. Les Anglais sont très curieux, et il faut que leur curiosité s'arrange avec leur dignité et leur timidité. Ils me regardent en passant et passent froidement, comme à leur ordinaire. Puis, ils se retournent, et si je ne les regarde pas, ils me regardent. Il y a en eux, au fond, plus de mouvement et de bienveillance que dans leurs manières qui sont froides et tendues. Ils ne montrent pas ce qu'ils sentent, par gaucherie et embarras encore plus que par fierté. Il en résulte, dans toutes leurs relations et leurs façons extérieures, un défaut de naturel, de facilité et d'émotion sociale qui doit choquer et repousser. Je suis d'autant plus sûr de ce que je dis là qu'il est impossible de se montrer plus empressé et bienveillant qu'on ne l'est pour moi. Je rencontre partout curiosité et faveur. Et cela me revient de Paris comme je le sens moi-même des Tuileries comme de vous. Mais un pauvre étranger qui arrive ici doit se croire en face des glaces polaires. Je dis plus ; les Anglais me paraissent fort peu bienveillants entre eux ; dans leurs réunions, à tables, en causant, en dansant, assis ou passant les uns après les autres, ils ont constamment (les femmes surtout) un air d'observation caustique et de petite hostilité qui répand dans l'atmosphère sociale je ne sais quoi de contraint et d'amer.

J'ai entrevu chez Lord Cottenham un monde que je ne connaissais pas encore du

tout, the law. Il occupe la maison de Lord Granville. Il n'y avait que très peu de monde chez Mistriss Stanley. Lady Holland venait d'en partir, très inquiète pour son fils, M. Fox, qui a été pris, il y a trois jours, d'un mal de gorge très grave. J'enverrai ce matin savoir de ses nouvelles. Je vais ce soir chez Lady Stanhope, et peut-être un moment chez Lady Jersey.

3 heures

Le colonel Fox est un peu mieux ce matin. J'ai dîné avec Lady William Russell. Elle ne me plaît pas beaucoup. Personne, esprit, tout a l'air massif et solennel. Du reste, je retiens mon jugement. Ailleurs, les apparences sont souvent trop favorables ; ici, c'est le contraire. Mes nouvelles de Paris ne m'apprennent rien. La corde me paraît bien tendue. J'attends le débat des fonds secrets. Vous m'en apprenez plus que tous les autres. Ils dissertent. Vous racontez.

lundi 16 mars,

9 heures.

Je ne suis pas sortie hier soir. J'avais le cerveau horriblement pris. Je me suis couché à 10 heures. Je suis mieux ce matin, mais encore très enchifrené. C'est ma première épreuve du climat. J'aurai probablement été enrhumé aussi à Paris. J'ai passé deux heures avec Lord Palmerston de 5 h. et ½ à 7h. et ½. J'avais des dépêches à lui lire, des dépêches de politique expectante. J'incline à croire que, si c'était à recommencer, on ne s'engagerait pas ici dans la voie où l'on s'est engagé. Evidemment on n'a pas vu toutes les faces de la question, et on est un peu surpris quand elles apparaissent. Pour vous, vous accepterez tout, le Plénipotentiaire turc, le recours de la Porte à l'Europe et non plus à vous seuls etc. Vous avez deux motifs. Vous vous voulez vous désunir. Et vous ne voulez pas être caposés à la nécessité d'exécuter le traité d'Unkiar Skelessi. Vous l'exécuteriez s'il le fallait absolument, si la Porte le réclamait. Vous vous y croiriez obligés d'honneur. Mais cette obligation vous pèse et vous inquiète extrêmement. Vous prévoyez que ni l'Angleterre, ni la France, ni au fond l'Autriche ne le toléreraient, qu'il en naîtrait des complications, peut-être des luttes. Vous ne voulez pas d'une situation si périlleuse, et vous céderez, vous reculerez, vous ajournerez pour sortir de la politique isolée et responsable. Votre redoublement d'humeur contre la France, du moins en ce qu'il y a de réfléchi et d'explicable, me paraît même tenir à ce qu'elle vous contrarie et vous gêne dans cette manœuvre.

Midi .

Je remonte après déjeuner. Je devrais vous gronder si je pouvais vous gronder. Comment, je n'ai pas de lettre du lundi au samedi, je vous en dis mon inquiétude, non chagrin, et votre premier mouvement, c'est de me faire des reproches, de trouver mauvais que je ne vous aie pas parlé de Lady Autrobus ! Et vous finissez par me dire que, s'il en est ainsi, vous n'irez pas à Londres cet été! Tenez, c'est une mauvaise phrase et écrite dans un mauvais moment. Mais je vous ai vu de mauvais moments, et mon affection pour vous est restée la même. Elle est invulnérable. Et quand je devrais vous gronder, je finis par m'attendrir sur vous. Que de choses ne vous dirais-je pas en ce moment si nous étions ensemble! Des vérités peut-être. Je l'ai fait quelquefois. De loin, je ne peux pas, je ne veux pas. De loin, je ne veux vous rien envoyer que de doux. N'en abusez pas, Jr vous en prie. Je vous le pardonnerais. Vous trouvez mes lettres trop courtes, tant mieux. Elles sont longues pourtant. Mesurez mon écriture. Vous verrez qu'une de mes pages en tient deux des vôtres. Mais trouvez-les toujours trop courtes. Certainement non, nous ne nous disons pas tout, et c'est l'immense ennui de l'absence. Il n'y a pas moyen que je vous dise tout ce qui me traverse le cœur et l'esprit en vous écrivant. Il n'y a pas moyen. Sans

aucun doute, tous les diplomates sont venus chez moi les premiers, sauf M. de Brünnow ; depuis les Chefs de mission jusqu'aux moindres attachés. Et M.M. de Bülow, Dedel, Hummelauer, Alava, Blome sont revenus me voir plusieurs fois. Qu'est-ce que Montrond veut donc que j'aie déjà fait? Notez qu'on ne me demande de rien faire. Je cause. Je fais penser à beaucoup de choses auxquelles on ne pensait pas. Je jette du doute sur des idées presque arrêtées, des partis presque pris. Je fais entrevoir des transactions possibles. Que résultera-t-il de tout cela? Je n'en sais rien. Mais je ne fais et ne puis faire autre chose, que semer des paroles et établir ma position personnelle. Je vous dirai, pour ne laisser tomber aucun de vos reproches, que le bal de la Reine m'a peu frappé et que j'étais dans mon lit à une heure. Il y avait fort peu de spectateurs. Les danseurs étaient tout, et la Reine a raison ; il faut que ceux qui s'amuse aient la majorité.

3 heures et demie

Toujours des visites. Mais ce matin j'ai vu Lady Palmerston et la Duchesse de Sutherland. Lady Palmerston a été très aimable. Pour la première fois, nous avons causé un peu à l'aise. Son esprit convient fort à cela parce qu'il est très naturel. Pour la Duchesse de Sutherland, je me repens. Je lui trouve plus d'esprit que je ne lui en trouvais. Et tant envie d'en avoir! Elle aspire haut. Si bonne d'ailleurs, quelque chose de si pur ; une sérénité si animée. Puis, je me trouve bien ns Stafford-House.

Je dine dimanche chez Lady Palmerston, en très petit comité, presque en famille, m'a-t-elle dit. Comme j'en sortais, j'ai rencontré ç la porte M. De Brünnow qui descendait de sa voiture avec deux beaux bouquets « pour les belles dames » m'a-t-il dit en me saluant. Je voulais vous parler de ma maison et de ce qu'elle me coûte. Mais j'attendrai que le mois de mars soit écoulé. J'y verrai clair encore, et je vous enverrai un état complet de mes dépenses. Je suis moins effrayé du service courant que de l'établissement. C'est énorme ce qui manque dans une maison bien meublée. Mon maître d'hôtel est excellent, aussi bon dans sa sorte que mon cuisinier. Mais Diabera est un valet de chambre médiocre, ahuri, maladroit, peu de mémoire ; du reste zélé comme un lion et doux comme un agneau. Je ne sais pourquoi je dis zélé comme un lion. Ce que c'est que le besoin d'une antithèse. Adieu ; malgré ma rancune, je veux que ma lettre parte aujourd'hui. Le Ministère a eu la majorité pour former la commission des fonds secrets. Est-ce une majorité? Adieu, adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 324. Londres, Dimanche 15 mars 1840, François

Guizot à Dorothee de Lieven, 1840-03-15.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 17/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/192>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur324

Date précise de la lettreDimanche 15 mars 1840

Heure10 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Références

Personnes citées

- Aglesbury
- Alava, Monsieur
- Brünnow, baron
- Bülow, baron H. de
- Burghesh, lord
- Chantrey, Francis Leggatt (1782 - 1841)
- Copley Fielding, Anthony Vandyke (1787 -1855)
- Cottenham, lord
- Dédel, Monsieur
- Fox, Colonel
- Herschel, John (1792 - 1871)
- Holland, lady
- Hummelauer, M.
- Jersey, lady Sarah
- Palmerston, lord
- Russel, lady William
- Stanhope, lady
- Stanley, lady

États cités

- Angleterre
- Autriche
- Europe
- Russie

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024
